

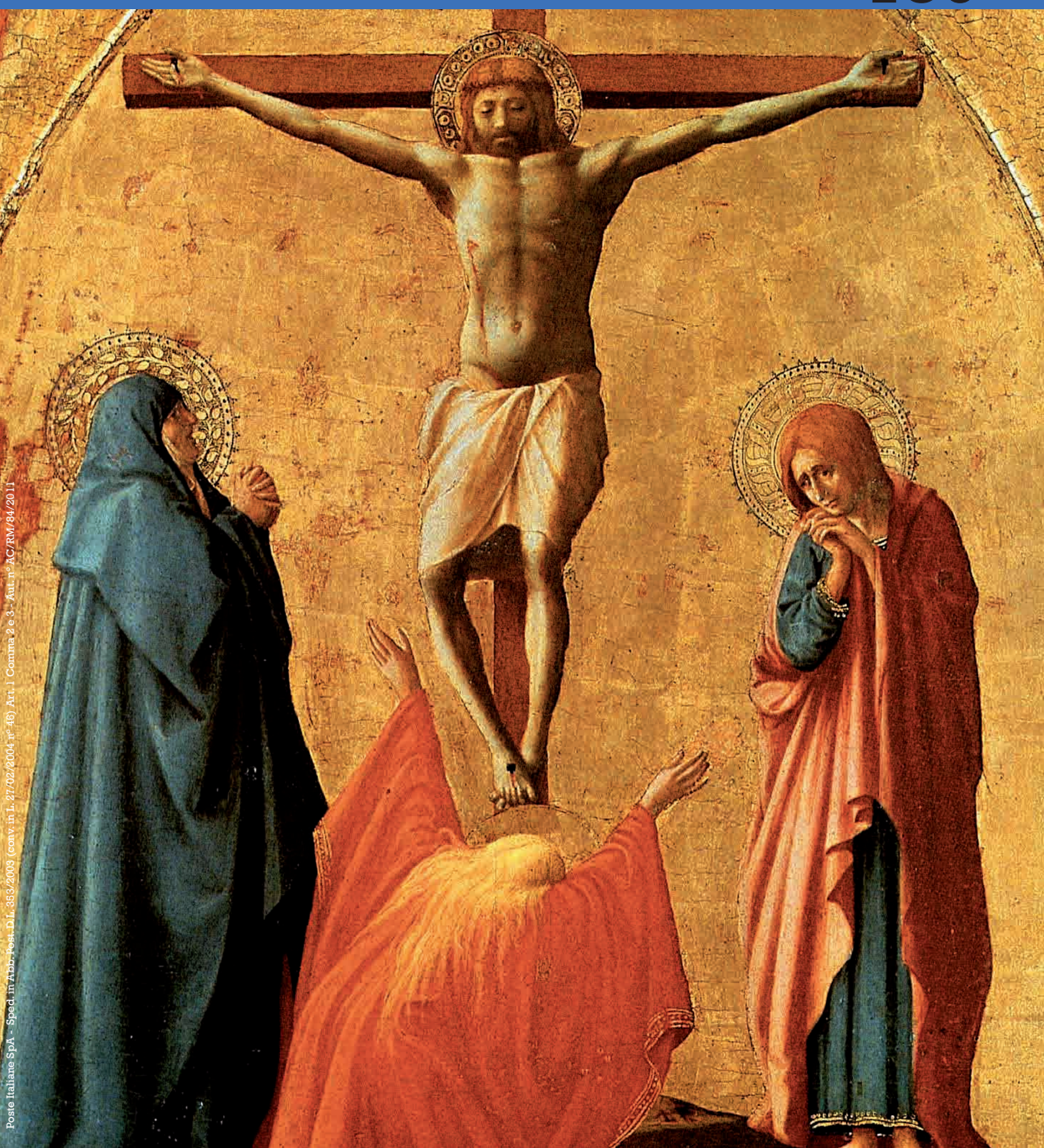
Missionnaire de la **SAINTE FACE**

juillet/septembre 2017

BENHEUREUSE MARIA PIERINA DE MICHELI

Revue trimestrielle des Sœurs Filles de l'Immaculée Conception de Buenos Aires
Autorisation du Tribunal de Rome n. 201/2009 du 18/06/2009 – Via Asinio Pollione, 5 - 00153 Rome – Tél. 06.5743432
Année XXIII – Nouvelle série

130





3
SAINTE THÉRÈSE
DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS
Père Antonio Maria Sicari ocd

9
SAINT GAETANO CATANOSO
MISSIONNAIRE DE LA SAINTE-FACE
Paolo Rizzo

12
LA DÉVOTION À LA SAINTE-FACE
CHEZ LE VÉNÉRABLE
LÉON PAPIN DUPONT

Avec l'approbation du Vicariat de Rome
Directeur responsable: Aldo Morandin

Pour demander la vie, les images de la Bienheureuse, ainsi que pour signaler les grâces et les faveurs obtenues par son intercession, s'adresser à: Filles de l'Immaculée Conception de Buenos Aires - Via Asinio Pollione, 5 - 00153 Rome - Email: madrepiarina@gmail.com C/C postal 82790007 - C/C bancaire IBAN IT84C020080329800004059417 de la UNICREDIT BANCA

Maquette et mise en page : Lello Gitto - Foggia
Typographie Ostense - Roma - Via P. Matteucci, 106/c
Fini d'imprimer au mois d'août 2017

14
DES LETTRES DE LA BIENHEUREUSE
à Mgr Spirito Maria Chiappetta

16
PRIÈRE À LA SAINTE-FACE
PRIÈRE DE SAINT PIE X À LA SAINTE-FACE
DU JOURNAL DE LA BIENHEUREUSE 11/19/22.09.1940

17
DE LA CROIX
LE DON DE LA VIE
Père Luca di Girolamo

Avec l'arrivé du mois de septembre, nous nous approchons de la fête de Mère Maria Pierina. En effet, elle a lieu le 11 septembre, anniversaire de sa naissance sur cette terre. Chaque année, la mémoire liturgique est fêtée dans toutes les maisons de la Congrégation des Filles de l'Immaculée Conception de Buenos Aires, suivant différentes modalités et moments, selon les traditions locales.

Cette fête est toujours l'occasion de réfléchir sur la figure et sur l'œuvre de la Bienheureuse et sur sa mission de faire connaître au monde la dévotion à la Sainte-Face de Jésus. Le mois de septembre facilite cette attention particulière envers le Visage du Christ, car le 14 est célébrée la fête de l'exaltation de la Sainte-Croix. Avec cette festivité, l'Eglise célèbre le triomphe de la Croix, signe et instrument de salut. Cette fête remonte à l'époque de l'empereur Constantin, quand il fit construire deux basiliques à Jérusalem : l'une sur le mont Golgotha et l'autre sur le lieu du sépulcre du Christ. La dédicace des basiliques se déroula le 13 septembre 335. Le jour suivant, on montra aux fidèles ce qu'il restait du bois de la Croix du Seigneur et on leur expliqua la signification de la rédemption à travers la souffrance du Sauveur. C'est de là qu'eut origine la célébration du 14 septembre. L'usage liturgique qui place la croix près de l'autel durant la célébration de la Messe veut rappeler la figure biblique du serpent d'airain que Moïse éleva dans le désert. Comme il est raconté dans le livre de l'Exode, quand les juifs étaient mordus

par un serpent, il suffisait qu'ils regardent ce symbole pour être guéris.

Le jour qui suit l'Exaltation de la Croix, le 15 septembre, l'Eglise rappelle la mémoire de la Bienheureuse Marie Vierge des Douleurs pour rappeler aux fidèles de méditer sur le moment décisif de l'histoire du salut et pour vénérer sa Mère associée à la Passion du Fils et proche de lui, élevé sur la Croix. Cette fête d'origine dévotionnelle fut instituée par Pie VII en 1814, en souvenir des souffrances infligées par Napoléon à l'Eglise.

Saint Bernard, dans son Discours, décrit ainsi les douleurs de Marie : « Une épée a vraiment traversé ton âme, ô notre Sainte Mère ! Du reste elle n'aurait pas atteint la chair du Fils, si ce n'est en passant par l'âme de la Mère. Assurément, après que ton Jésus qui était à tous, mais en particulier à toi, eut expiré, la lance cruelle ne put arriver à son âme. En effet, lorsque ne respectant même pas sa mort, elle lui ouvrit le côté, elle ne pouvait plus désormais faire aucun dommage à ton Fils. Mais à toi, oui. A toi, elle traversa l'âme. Son âme à Lui n'était plus là, mais la tienne ne pouvait absolument pas s'en détacher. C'est pourquoi la force de la douleur transperça ton âme, et ainsi nous pouvons t'appeler à juste titre plus que martyr, car en toi la participation à la passion du Fils, dépassa de beaucoup, en intensité, les souffrances physiques du martyr ».

Il ne reste plus qu'à célébrer ces mémoires liturgiques en ayant le regard tourné vers Marie, pour parvenir plus facilement à la rencontre avec son Fils.

La rédaction

SAINTE THÉRÈSE MARGUERITE DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

DANS LE SIÈCLE ANNA MARIA REDI (1747 - 1770)

MÉMOIRE LITURGIQUE 1^{ER} SEPTEMBRE

L'enfance

Anna Maria Redi naît en 1747 dans une noble famille d'Arezzo. Son père, Ignazio, est « Bali » (c'est-à-dire Grand Maître) de l'Ordre militaire de Chevalerie de Saint-Etienne Pape. Sa mère, Camilla Ballati, est une noble dame siennoise : la petite Anna Maria sent sa mère un peu trop lointaine, en particulier quand elle la voit rechercher une vie insouciant et mondaine, même s'il s'agit d'une femme de santé fragile. Anna Maria a en revanche une véritable passion pour son père, un jeune homme de vingt sept ans, avec lequel elle a une harmonie profonde et spirituelle ; non seulement parce qu'il accepte de jouer avec elle et qu'il prend soin de son éducation, mais surtout parce qu'il répond toujours à ses innombrables questions sur Dieu et sur le monde des anges. Ce fut son père qui lui enseigna à prier, qui lui expliqua la sainte doctrine, qui lui fit connaître les sacrements, qui lui fit aimer la nature et les messages qui viennent de celle-ci.

Mais il y a plus. La maison d'Ignazio Redi s'était ouverte à la dévotion au

Sacré-Cœur, proclamée quelques décennies auparavant par la moniale visitandine Marguerite Marie Alacoque, qui disait avoir eu une révélation particulière. L'Eglise ne s'était alors pas encore exprimée (la béatification de la moniale visitandine aurait eu lieu un siècle plus tard) : la fête que l'on célèbre aujourd'hui avec tant d'affection ne s'étendra au monde entier qu'en 1856. Le cœur de cette petite fille était entièrement rempli par l'amour pour son père, et son père lui disait que le cœur de Dieu était encore plus paternel et affectueux que le sien, et il lui en faisait faire l'expérience : « Jésus sait bien – dira plus tard Anna Maria à son confesseur – que depuis que j'étais petite je n'ai jamais voulu plaire qu'à Lui et me faire sainte ».



Son père comme directeur spirituel

A neuf ans – selon l'usage du temps – elle fut confiée à un monastère de bénédictines pour recevoir une instruction adaptée à son rang. La petite fille, entre dix et quatorze ans, choisit son père comme guide spirituel, avec lequel « elle établit une alliance spirituelle », entretenant avec lui une riche correspondance. Ignazio racontera ensuite l'émerveillement qu'il éprouvait en voyant « combien profondément l'Esprit de Dieu se communiquait à une âme d'un âge aussi tendre ».

Quand il devra, précisément lui, témoigner aux procès canoniques pour la béatification de cette fille bien-aimée, morte à seulement 22 ans, il dira : « Je rougis, parce que moi, pécheur, j'ai osé instruire une vraie sainte ». Le biographe commente : « C'est peut-être l'unique cas de l'hagiographie chrétienne où une jeune fille a eu comme directeur spirituel son propre père ». Cette expérience unique, plus que rare, aura pour Anna Maria une double conséquence bénéfique : d'un côté son père devient pour elle « doublement père », de l'autre côté, la jeune fille n'aura plus aucune difficulté à considérer comme ses vrais pères, les prêtres auxquels elle se confiera ensuite dans le sacrement et pour la direction de son âme. Et Ignazio fit lui aussi l'expérience, enviable pour un père, de ce que signifie avoir non seulement une fille de sang, mais également – comme il disait avec fierté – « une fille de l'âme ».

L'appel au Carmel

Quand Anna Maria atteignit l'âge de seize ans, il lui arriva l'unique épisode de sa vie ayant quelque chose d'extraordinaire : au parloir du monastère bénédictin se présente une jeune fille d'Arezzo ; elle vient saluer les sœurs qui l'ont élevée quand elle était petite fille, ainsi que les autres collégiennes, parce qu'elle a décidé d'entrer au monastère carmélite de Florence. Pendant quelques minutes, dans ce parloir, tout le monde parle du Carmel, et voilà qu'Anna Maria entend en elle, clairement, une voix qui lui dit : « Je suis Thérèse de Jésus et je te veux parmi mes filles ». Emue, elle s'enfuit et court se jeter devant le Tabernacle, et la voix intérieure lui répète avec encore plus de force : « Je suis Thérèse de Jésus et je te dis que je te veux parmi mes filles ». Anna Maria racontera ensuite qu'elle qu'elle avait senti « comme si on serrait son cœur dans une étreinte, avec un grand feu » et « qu'il lui paraissait être devenue folle en raison de la joie qu'elle éprouvait... ».

Elle revint dans sa famille et attendit avec une obéissance affectueuse de parvenir à l'âge de dix-sept ans : son père lui avait dit qu'avant cette date il ne voulait pas discuter avec elle de projets vocationnels. Elle devait utiliser les mois qui manquaient encore en priant et en réfléchissant, en se laissant guider par Dieu. Anna Maria cherche silencieusement à vivre déjà comme une carmélite : ce qu'elle sait avec certitude c'est qu'elle devra tout offrir, c'est pourquoi elle ajoute à ses journées et à ses habitudes des signes de son appartenance à un Epoux Crucifié : de petits et grands renoncements faits dès qu'elle le peut au cours de ses journées, quelques souf-

frances recherchées de manière voulue, et la domination constante de ses instincts.

Au XVIII^e siècle, s'embellir avec des coiffures élaborées et précieuses est pour les femmes « le problème du siècle » ; mais le coiffeur qui vient souvent coiffer les femmes de la maison Redi, observe avec émerveillement que cette jeune fille – à la fin de son long travail – refuse le miroir qu'il lui offre. « Merci, cela ne fait rien », répond la petite Anna.

Finalement Anna Maria peut décider de sa vie, mais son père exige tout d'abord que la jeune fille soit examinée par trois saints ecclésiastiques pleins de sagesse, dont le Père provincial des Carmélites. Celui-ci – un homme particulièrement sévère – lui décrit les rigueurs de la vie au Carmel de manière si forte que quiconque aurait pris peur. Mais il semblait qu'Anna Maria désirait précisément ce dévouement radical. Le Provincial rapporta ensuite aux moniales qu'il n'avait rencontré aucune jeune fille de la sorte : il semblait que sainte Thérèse d'Avila l'avait préparée de ses propres mains. Dans la lettre qu'elle écrivit au Carmel, pour demander son admission, elle utilisa une expression qui semble anticiper tout ce qui devra ensuite lui arriver : elle dit qu'elle voulait « entrer en compétition avec les bonnes religieuses pour aimer Dieu ».

Dans le monastère de Sainte-Thérèse, à Florence

Dans le monastère où la jeune fille demande à

entrer, vit désormais une communauté très âgée, dans laquelle n'étaient pas entrées de novices depuis plus de vingt ans. Quand Anna Maria se présente à la porte du monastère, la Prieure et ses quatre conseillères ont toutes plus de soixante-douze ans. En pratique, dix religieuses sont très âgées et très malades et sur les quatre d'un jeune âge (autour de la trentaine) une est en train de tomber malade d'une manière encore plus sérieuse et destructrice que toutes les autres. Quatre autres sont des novices, du même âge que notre sainte.

Elle voulut s'appeler Thérèse Marguerite du Sacré-Cœur de Jésus : Thérèse comme la contemplative d'Avila ; Marguerite comme la moniale visitandine qui avait demandé aux chrétiens de rendre « amour pour amour » au cœur transpercé du Fils de Dieu. Elle dit immédiatement, avec une sincérité absolue, qu'elle « n'aurait jamais changé sa condition avec la plus heureuse du monde, parce qu'elle se trouvait au paradis », et elle ajoutait que « c'était pour elle une grâce d'être venue faire la servante à ces anges ». Elle chercha tout d'abord à se cacher dans l'humilité pour se laisser regarder uniquement par son Epoux Divin, et elle vibra de joie à cet avertissement de saint Paul qui disait aux premiers chrétiens : « Votre vie est cachée avec le Christ, en Dieu ». Dans l'un des rares textes qu'elle nous a laissés, on lit cette prière : « Mon Dieu... maintenant et pour toujours, j'entends m'enfer-

mer dans votre très aimable cœur, comme dans un désert, pour y conduire avec Toi, en Toi, une vie cachée d'amour et de sacrifice ».

Dans le monastère de Florence, la maîtresse du noviciat avait alors 78 ans : c'était véritablement une éducatrice exceptionnelle, mais elle était non seulement âgée mais aussi très malade. Thérèse Marguerite fut choisie par la Prieure pour assister la Maîtresse comme infirmière. Il arrivait que la Maîtresse, bien qu'éprouvant une tendresse infinie pour sa généreuse novice-infirmière, ne lui épargnât absolument rien : aucune erreur, aucune distraction, aucune maladresse. Elle cherchait de manière voulue des prétextes pour la corriger. Thérèse Marguerite multipliait ses soins et ses attentions, en conservant dans son cœur et sur ses lèvres une exclamation d'adoration qu'elle avait apprise des antiques traditions de l'Ordre carmélite : « *Hic est Christus meus* » : « C'est mon Christ » qui me parle, qui me corrige, qui m'exhorte à être exigeante avec mon amour. Quelquefois des religieuses disaient à la Maîtresse que sa rigueur était vraiment excessive, mais la vieille éducatrice répondait : « Je ne le ferais pas si je n'étais pas sûre d'elle ».

Ce fut ainsi que Thérèse Marguerite vécut son noviciat : d'un côté, elle assimilait le rythme normal de la vie monastique et, de l'autre, elle apprenait à connaître Dieu et son amour, sa volonté, et les doctrines spirituelles dans cette rencontre sublime entre deux grandes âmes (la

sienne et celle de la Mère maîtresse) qui ne s'épargnaient rien. Dans le dessein de Dieu, cette situation si particulière devait préparer la jeune moniale à une vocation spécifique.

Au service des membres souffrants du Christ

Dans la tradition carmélite, Thérèse Marguerite restera comme la « sainte infirmière », un titre plutôt original pour un ordre consacré exclusivement à la vie contemplative. D'un côté, elle devait offrir à l'Eglise l'exemple de la manière dont on peut réunir entre eux l'expérience contemplative la plus totalisante et le dévouement actif le plus exténuant



pour les membres souffrants du Christ ; de l'autre, elle devait se plonger dans un drame mystique dont nous verrons d'ici peu la profondeur inouïe.

Nous devons tout d'abord dire que Thérèse Marguerite fut une infirmière volontaire : elle était entrée au Carmel pour chercher Dieu seul, et Dieu décida de se manifester à elle dans ces sœurs âgées qui tombaient malades l'une après l'autre, et dont elle demandait spontanément de prendre soin.

Un monastère carmélite – dans lequel les moniales ne devaient pas être plus de vingt – est un petit univers dans lequel les responsabilités et les charges sont distribuées avec soin, de manière à ce que tout se passe de façon harmonieuse et efficace. Si quelqu'un tombe malade, les autres doivent assumer non seulement le poids de l'assistance demandée, mais également les tâches que la malade doit alors abandonner. Il n'est donc pas difficile d'imaginer ce qu'il se passe, dans le monastère de Thérèse Marguerite, en cette année où plus de dix moniales tombèrent malades à la fois de manière grave : elle assumait la charge de l'assistance de toutes les malades, avec tant de naturel que les autres finirent par le considérer comme une chose normale. Dans les faits, cela signifiait pour elle qu'il fallait renoncer à chaque moment de temps libre.

Confier chacune entre les mains de Dieu

Il y avait une religieuse de quatre-vingt ans qui avait été rendue sombre et irritable par la maladie. Thérèse Marguerite s'en occupait avec un tel dévouement que la petite vieille en était très satisfaite, et elle disait que jamais elle n'avait trouvé une infirmière comme celle-ci. Dans la communauté, on remarquait que la malade était devenue si joyeuse que la Maîtresse demanda à la jeune fille comment elle avait fait pour obtenir ce résultat : Thérèse répondit avec simplicité que, sachant que la malade était impossible à contenter, « elle l'avait placée entre les mains de Dieu et en avait donné tout le soin à la Très Sainte Vierge Marie ».

Un jour, dans le réfectoire désert était restée une religieuse souffrante qui grappillait sa pauvre nourriture sans réussir à la mâcher en raison d'un terrible mal de dents qui la tourmentait. Thérèse Marguerite, qui avait servi à table et était la seule à être restée, s'approcha d'elle et la regarda avec compassion : au Carmel règne la règle du silence, mais elle semble l'oublier : « Ma pauvre – lui dit-elle – vous souffrez et vous ne pouvez pas prendre de nourriture ». A l'improviste elle se penche sur elle et lui donne un gros baiser sur la joue malade. La pauvre femme sent une douleur aiguë qui disparaît cependant immédiatement, pour toujours. Elle vivra encore de longues années, mais elle ne souffrira plus jamais de ce mal. Cet épisode fit tellement de bruit qu'on en parla également à l'extérieur du monastère, mais Thérèse Marguerite était toute confuse parce qu'elle avait manqué deux fois à la Règle : en parlant pendant un temps de silence et en se laissant aller à une manifestation d'affection inhabituelle dans le cloître, c'est pourquoi elle demanda pardon à la prieure.

Une autre sœur malade âgée est notoirement sourde, au point de ne pas même entendre son confesseur, et elle n'a qu'un fil de voix. Elle aussi ne veut pas d'autre assistance que celle de Sœur Thérèse Marguerite. Et elle bavarde tranquillement avec l'infirmière sans même utiliser de cornet acoustique. Mais pas seulement, quand Thérèse Marguerite est loin, pour assister d'autres malades, et que la petite vieille l'appelle avec une voix très faible, elle l'entend quand même et, de loin, répond sans crier ; et la pauvre sourde l'entend et se tranquillise. Enfin, quand son tour est venu, elle se laisse soigner pour toutes ses nécessités et elle demande à la sainte : « Et maintenant parlez-moi de Jésus ! ». Un jour, alors qu'elles ne le savent pas, le prêtre se trouve dans la pièce à côté pour faire communier la malade. Les autres sœurs l'ont fait attendre exprès pour qu'il puisse écouter : Thérèse Marguerite suggère à la malade des actes de foi et d'abandon en Dieu, elle l'exhorte à Lui offrir chaque souffrance, et surtout elle lui fait répéter des actes d'amour et d'espérance. « Je devais me forcer à ne pas pleurer » racontera ensuite le prêtre ; et il ajoutait que de nombreux prêtres auraient dû apprendre d'elle la manière d'assister les malades et les mourants.

Rendre amour pour amour

Le peu de temps qui lui restait consistait à avaler en toute hâte un peu de nourriture (quand cela était

possible) et à se consacrer à la prière et à la relation personnelle avec Dieu. Mais dans tout cela, elle cachait un drame mystique dont la profondeur nous échappera toujours. Il s'agit de la chose suivante : Thérèse Marguerite avait tiré de sa dévotion au Sacré Cœur une norme de comportement chrétien qu'elle exprimait ainsi, avec impétuosité : « il faut rendre amour pour amour ». Et puisque Jésus nous a aimés en souffrant pour nous, nous devons vouloir souffrir pour Lui. Il ne s'agissait pas d'inventer quoi que ce soit ; les malades de sa communauté concrétisaient pour elle ces deux mouvements d'amour et de croix : elles étaient pour elle l'image du Christ qui souffre, et elle, pour L'aimer, devait assumer avec joie le très dur poids du service. Elle disait : « Lui sur la croix pour moi, moi sur la croix pour Lui ». Tel était l'idéal auquel elle s'était consacrée pour toujours. Le confesseur de Thérèse Marguerite la voyait croître dans cet amour divin comme si un incendie intérieur la brûlait entièrement, jusqu'à sembler toucher la substance intime de ce feu. La jeune fille n'avait que vingt ans.

Un dimanche, au cours de la liturgie, ces paroles latines retentirent dans le chœur : « Deus charitas est, et qui manet in charitate in Deo manet et Deus in eo ». (« Dieu est Amour. Celui qui reste dans l'amour reste en Dieu, et Dieu reste en lui »). Thérèse Marguerite les avait sans aucun doute souvent entendues, mais cette fois-ci elle demeura comme possé-

dée : pendant quelques jours elle resta rêveuse, les sœurs la voyaient bouger les lèvres et elles comprenaient qu'elle se répétait ces paroles comme pour les savourer de manière répétée. On appela le confesseur, craignant qu'il ne s'agisse d'une crise d'hystérie. Après l'avoir longuement écoutée, dans le secret de la Confession, celui-ci se limita à dire aux moniales : « Je voudrais que vous ayez toutes la maladie qu'a sœur Thérèse Marguerite ». Quand elle réussira à s'expliquer, elle dira que la pensée « de vivre dans la vie de Dieu » et que « Dieu vivait en elle », et qu'il « était une seule vie, une seule charité, un seul Dieu ! » – une telle pensée ! – l'avait remplie d'une joie indicible, telle qu'il n'y avait plus de place pour rien d'autre.

La nuit obscure

Et le drame commence à ce moment-là : à partir de ce moment, où elle semblait s'être approchée du cœur même de la Divinité, Dieu lui ôte toute « sensation d'amour » : elle éprouve encore un désir sans limite d'aimer Dieu, mais comme quelque chose dont elle est absolument privée : elle est infiniment loin de ce qui est amour, infiniment indigne. Elle n'aime pas Dieu, elle ne l'a jamais aimé : et ce sont des pleurs irrépressibles, comme si toute sa vie se réduisait à l'angoisse d'être privée de Dieu. Les experts d'expérience mystique savent de quoi il s'agit. En permettant cette terrible expérience, Dieu se donne deux objectifs (d'amour très élevé). D'un côté, il ôte à la créature toute ombre d'égoïsme. « De nombreuses personnes – expliquait Saint François de Sales – au lieu d'aimer Dieu pour Lui faire plaisir, L'aiment pour le réconfort qu'ils éprouvent dans son saint Amour... Au lieu d'être « amants de Dieu », ils deviennent amants de l'amour qu'ils lui portent... ». Le chemin mystique conduit au cœur de la nuit la plus obscure, car ce n'est que là qu'il est possible de voir naître le Soleil dans toute sa splendide gratuité.

Le deuxième objectif que Dieu se donne est celui d'expliquer aux âmes qui l'aiment le plus (et qu'Il aime le plus) l'un de ses profonds mystères : qu'Il « donne » ses élus – comme il l'a fait avec son Fils – pour qu'ils rejoignent ceux qui sont perdus et désespérés, pour qu'ils partagent leurs angoisses : faits semblables à eux en tout, excepté le péché. Et de manière à ce qu'ils aiment infiniment ceux qui semblent le plus privés d'amour, également en remplacement de ceux qui en sont vraiment privés.

Comment cette jeune fille de vingt ans affronta-t-elle une épreuve semblable ? Thérèse Marguerite décida de se lancer tête baissée dans l'unique amour qui lui restait possible : sachant par sa foi que Dieu a lié ensemble les deux grands commandements (la charité envers Lui et la charité envers le prochain), elle décida d'aimer son prochain – ces malades qui restaient là, devant elle, et qui demandaient à être aimées – et de l'aimer divinement.

On lui accorda également une dernière expérience digne de la croix, quand une de ses consœurs les plus jeunes fut

atteinte de démence précoce, avec des crises de violence périodiques. Thérèse Marguerite s'offrit volontairement, en demandant à pouvoir aider dans les moments les plus difficiles, jusqu'à ce que peu à peu tout ce poids ne retombe sur ses épaules. Thérèse Marguerite, avant de rentrer dans la cellule de la malade, s'agenouillait brièvement devant une image de la Sainte Vierge, proche de là, et elle la confiait à elle. Et elle demandait du courage. Ensuite, elle était prête à tout accepter : des bousculades aux insultes furieuses, au fait de devoir aller à droite à gauche, presque sans reprendre son souffle, pour essayer de la contenter le plus possible dans la mesure de ses capacités... et elle ne montra jamais le plus petit signe de fatigue ou d'agacement.

Une fois, elle dut s'enfuir en hâte parce que la démente avait essayé de la frapper : elle se réfugia toute tremblante dans la chambre d'une consœur et s'épancha : « Je n'en peux plus ! ». Le soir elle demanda pardon à la communauté du scandale donné, comme si elle avait commis un grave péché. « Elle fuyait toute les occasions d'être compatiée par nous », témoignèrent les sœurs. Pourtant, toutes savaient que son caractère était « vif et emporté » : dans les premiers temps de la vie monastiques, elles l'avaient souvent vue rougir violemment, dans l'effort de se dominer devant quelque contrariété.

Mais à présent, elle brûlait à l'intérieur, de cet amour qu'elle voulait démontrer à tout prix à son Dieu qui semblait se cacher et qui pourtant était si présent dans la souffrance extrême d'une sœur privée du plus grand bien.

Consumée par l'amour de Dieu

Elle n'avait que vingt-deux ans. Bien que menant une vie de fatigues et de sacrifices, il semblait que sa santé n'en souffrait pas, il semblait même au contraire que ses forces grandissaient de jour en jour. Mais un soir, alors qu'elle faisait comme de coutume le tour des malades, une violente attaque de colique l'abat par terre. Ses consœurs accourent et l'aident à s'étendre sur sa paille. Alors qu'elles attendent le médecin, Thérèse Marguerite demande à toutes de réciter avec elle cinq Gloria Patri en l'honneur du Sacré Cœur. Le médecin n'attache pas trop d'importance à ce qui s'est produit. En réalité, une péritonite est en cours, et la gangrène a déjà commencé. Elle tient un Crucifix entre les mains et elle l'embrasse longuement avec une indicible tendresse. Personne ne s'aperçoit qu'elle est en train de mourir. Dans l'après-midi, elle a une syncope à l'improviste. On réussit à lui donner les derniers sacrements, mais au dernier instant, alors qu'elle était peut-être déjà morte.

Le jour suivant, ses obsèques ont lieu. La nuit, son corps est emporté dans les souterrains du monastère – selon l'usage du temps – pour une sépulture rapide. Mais voilà que son corps, contre toute prévision, est redevenu beau, jeune, comme s'il était vivant. La sépulture est suspendue, dans l'attente que l'archevêque ne décide quoi faire. Pendant ce temps, dans le souterrain, se répand sans cesse un parfum extraordinaire

que tous peuvent constater. Quand l'archevêque arrive, après seize jours, accompagné par quatre médecins, il trouve « le corps entièrement flexible, l'œil humide, le teint de quelqu'un de parfaitement sain, y compris le dessous de la plante des pieds, rouge comme si elle avait beaucoup marché, en somme on dirait qu'elle dort... ».

« Comme si elle avait beaucoup marché... » : en effet, elle avait été une contemplative toujours en chemin dans les longs couloirs du monastère pour assister ses malades. Et elle avait précisément demandé cette grâce à Dieu : de « mourir infirmière ». Aujourd'hui encore, ce corps n'est pas corrompu. Et les moniales, dès la première liturgie funèbre, presque sans s'en apercevoir, ne chantèrent pas la « Messe pour les défunts », mais celle « des Saintes Vierges ». Dans la famille Redi, son père Ignazio recevait en souvenir le Crucifix que sa fille avait tenu entre les mains en mourant. Et de ce crucifix aussi, plus exactement de la plaie du côté, émanait le même parfum intense. Et c'était la première fois qu'il sentait un parfum, car pendant toute sa vie il avait été privé du sens de l'odorat. C'était un petit miracle, un petit don que Annina faisait à celui qui l'avait éduquée dans la foi.

Elle a été proclamée sainte par le Bienheureux Pie IX le 19 mars 1934.

Père Antonio Maria Sicari ocd
(tiré de *Riflessi di Dio – I Santi del Carmelo*, Editions Ocd, Rome 2009).

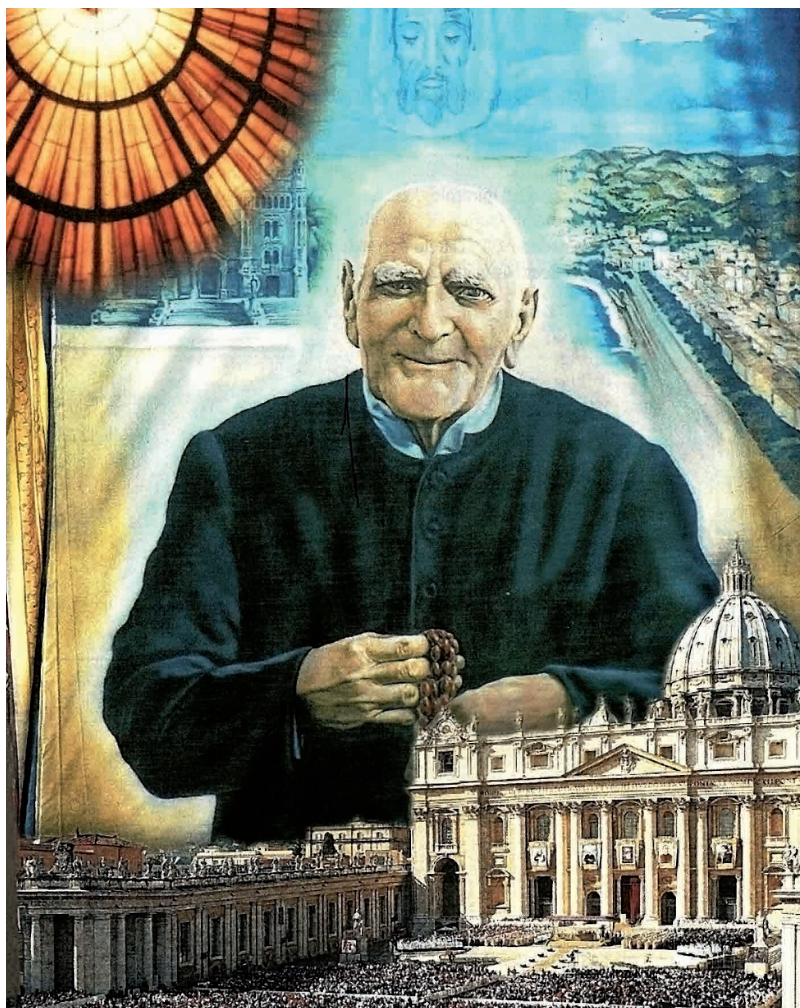
SAINT GAETANO CATANOSO (1879-1963) MISSIONNAIRE DE LA SAINTE-FACE

La route de Chorio à Reggio Calabria, en 1889, était longue et accidentée. Papa Antonio était parti tôt de chez lui pour accompagner son jeune fils Gaetano, de dix ans, au séminaire ; mais à un certain moment le jeune garçon ne réussit plus à marcher. Il le mit dans la hotte et le chargea sur l'âne. Vers le soir, ils arrivèrent finalement à destination. Gaetano dit : « Je suis venu pour devenir prêtre ». C'est seulement pour Jésus que l'on peut vivre de telles aventures : fragile de santé, mais ardent de cœur pour son idéal, il s'appliqua avec sérieux à grandir dans l'amour de Dieu et de son prochain. De temps en temps, il revenait dans sa famille, pour rétablir sa santé, mais il lui était impossible de se décourager.

À seize ans, déjà vêtu de l'habit sacerdotal, il tint sa première prédication aux personnes de son village natal, émerveillant chacun par la ferveur avec laquelle il parla de Jésus présent dans le Très Saint Sacrement et de la Vierge. « Cela a été un très bel épisode, un avant-goût de ma future mission sacerdotale », dira-t-il un jour.

Gateano Catanoso était né à Chorio di San Lorenzo (Reggio Calabria) le 14 février 1879. Ses parents

étaient des propriétaires terriens qui avaient appelé des colons à travailler sur leurs terres. Le jeune garçon grandit dans une famille riche de foi et d'enfants. Au séminaire, cependant, ses supérieurs craignent qu'il n'arrive pas à l'autel, mais, étonnant tout le monde, il grandit de manière brillante au point qu'il dira de lui-même : « Le petit âne a



réussi ». Il est ordonné prêtre à Reggio Calabria le 20 septembre 1902. Il est si content ce jour-là, qu'il s'exclame : « O parents et amis, appelés pour prendre part à ma fête, priez le Cœur de Jésus qu'il me rende Saint ». Il jure de ne jamais commettre aucun péché délibéré, ni mortel ni véniel, et de rester en présence de Dieu à chaque instant de sa vie. En 1904, à seulement 25 ans, il devient curé à Pentadattilo, un petit bourg sur l'Aspromonte, où il restera jusqu'en 1921. Il est amoureux de Dieu et passe une grande partie de son temps à l'église, en adoration de Jésus eucharistique, après avoir célébré chaque matin la Messe, centre de sa journée et de sa vie, comme un ange. Il confesse longuement chaque jour et se révèle rapidement un excellent directeur spirituel : ce ne sont pas seulement les paroissiens qui viennent à son confessionnal, mais de nombreuses personnes des environs, puis de loin, également beaucoup de ses confrères prêtres.

Il se consacre avec l'amour d'un père à son peuple, aux enfants et aux jeunes, aux personnes âgées et aux malades, aux plus pauvres. Il instruit les jeunes dans une école du soir gratuite, il appelle ses fidèles à prendre part à la Sainte Messe de manière consciente et fervente. Il est envoyé prêcher des missions et confesser dans d'autres paroisses du diocèse et en dehors du diocèse. Il devient le guide de nombreux prêtres et religieux, de sœurs, d'âmes

consacrées.

Dans le silence de son église, Don Gaetano mûrit une grande mission. En 1915, alors qu'il possède déjà une réputation de sainteté, pour les personnes consacrées sans exclure personne, il commence à imprimer un périodique : L'heure eucharistique sacerdotale. En 1918, il rencontre Don Luigi Orione, qui en 1908 s'était distingué par son œuvre de charité lors du tremblement de terre de Messine et de Reggio Calabria, et il s'enflamme d'un nouveau zèle apostolique.

Son « heure » s'approche. En août 1843, Grégoire XVI avait institué à Rome la Confraternité de la Sainte Face de Jésus, dans le but de réparer les offenses contre lui, surtout le blasphème. Le même mois, au Carmel de Tours, en France, Jésus se révélait à l'humble tourière, sœur Marie de Saint-Pierre : « Mon cœur est partout blasphémé : les enfants eux-mêmes blasphèment. Avec le blasphème, le pécheur me maudit en face, m'affronte ouvertement et prononce lui-même son jugement et sa condamnation. Je cherche des Véronique pour essuyer ma divine Face, car celle-ci a peu d'adorateurs ». C'est ainsi que, le 27 octobre 1845, naissait à Tours le mouvement de la réparation à la Sainte Face de Jésus. Don Gaetano en vient à connaissance et, en 1918, il s'inscrit à l'union des Missionnaires de la Sainte Face à Tours. L'année suivante, il crée dans sa paroisse la Confraternité de la Sainte Face : « Unissons-nous dans

la dévotion à la Sainte Face, pour réparer nos péchés, en premier lieu le blasphème et la profanation de la célébration, pour la conversion des pécheurs. Nous voulons devenir des âmes réparatrices, contribuer au triomphe de l'Eglise, participer aux sublimes récompenses promises par Notre Seigneur ».

Depuis 1921, il est curé de Santa Maria della Purificazione à Reggio Calabria. Dans sa paroisse, il réalise un centre rayonnant de vie eucharistique, en divulguant par tous les moyens l'amour à la Sainte Face de Jésus, adoré dans la Très Sainte Eucharistie, présence réelle et sacrifice au Père, donné aux frères les plus pauvres. Il continue sa prédication itinérante pour le diocèse et pour la Calabre.

Autour de lui naît une vaste union d'âmes. Il est aumônier des prisons et de l'hôpital de Reggio, directeur spirituel du séminaire diocésain, puis chanoine pénitencier de la cathédrale. Dans ses prédications à travers l'Aspromonte, il rencontre de nombreux jeunes qui ne peuvent pas réaliser leur vocation sacerdotale, par manque de moyens : Don Gaetano, à partir de 1921, fait naître l'œuvre pour les vocations pour les clercs pauvres et en accompagne plusieurs jusqu'au sacerdoce. Dans le même temps, il projette une autre grande œuvre.

En 1934, bien que sa santé soit déjà affaiblie, mais indomptable dans son amour pour Dieu et dans son zèle pour le salut des âmes, il fonde une Famille religieuse vouée à la prière

réparatrice, à l'évangélisation et à l'assistance à l'enfance, à la jeunesse et aux personnes âgées, rejoignant des villages perdus dans la montagne, privés de routes et abandonnés de tous les points de vue. C'est ainsi que naissent les sœurs Véroniques de la Sainte Face, pour que « de même que la Véronique essuya le Visage blessé de Jésus sur le chemin du Calvaire, celles-ci l'adorent et l'aiment éperdument dans l'Eucharistie et essuient les larmes et les plaies des plus pauvres et abandonnés ».

Tous l'appelaient désormais Père : il est vraiment le Père des âmes, des prêtres, des consacrés et des pécheurs. Ils le lisent avec attention dans le Bulletin *La Sainte Face*, où ils apprennent sa spiritualité et son style de vie. Ils l'écoutent dans sa prédication simple et ardente. Ils trouvent consolation et courage dans son affection pour la Vierge, qu'il aimait et suivait, en particulier dans le message qu'elle révéla à La Salette en 1846, avec une forte invitation à la conversion du péché, à la réparation des péchés de l'humanité, au retour incessant à Dieu.

Ses archevêques eux-mêmes, de celui qui l'a ordonné à Mgr Giovanni Ferro arrivé dans le diocèse en 1950, le considèrent avec admiration et vénération, comme un guide et un père aimant et faisant autorité : ce sera Mgr Ferro qui approuvera le 25 mars 1958 les Sœurs Véroniques et qui accueillera le dernier projet de Don Gaetano : la

construction du Sanctuaire de la Sainte Face qui devra devenir, selon ses paroles, « le centre de l'adoration perpétuelle et de la réparation contre le blasphème et la profanation de la célébration ».

Sa prédication, ses écrits sont une mer de lumière et d'amour plus resplendissante que la mer qui entoure sa terre. « Si nous voulons adorer la Sainte Face de Jésus et pas seulement son image, nous trouvons cette Face dans la Divine Eucharistie, où avec le Corps et le Sang de Jésus, se cache, sous le blanc voile de la Sainte Hostie, la Face de Notre Seigneur ». « Ne laissez pas passer une journée sans avoir parlé de la Sainte Face. Faites comprendre le devoir de la réparation et que votre parole soit comme le levain qui fermente dans la farine.

« Aimez Jésus sacrement. Ne l'oubliez jamais. Ne le laissez pas seul dans le Tabernacle, allez lui rendre visite. Ce n'est pas l'image de Notre Seigneur comme l'est l'image d'un saint, mais c'est la réalité : Jésus sacrement vivant en Corps, en Sang, âme et divinité. Allez, parlez avec Jésus, discutez avec Jésus, vivez de Jésus, consolez Jésus, faites tout avec Jésus, alors vous apporterez Jésus aux âmes ».

« Priez la Vierge. Quand la Vierge voulut se manifester affligée et pleine d'amertume, elle apparut toujours avec le Rosaire à la main. N'oubliez pas Lourdes, La Salette, Fatima. La Vierge parle également de grands châtiments et demande des prières et des pénitences.

Consolons le Cœur de la Mère. Aimez la Vierge et vous serez heureux dans votre vie ».

Au cours de sa longue existence, les difficultés et les humiliations ne lui avaient jamais manquées, mais il est soutenu par une foi héroïque dans le Seigneur Jésus, chaque jour plus aimé et vécu, jusqu'à l'identification avec Lui : « Ne vous découragez pas, le Seigneur nous aime tant, les souffrances passent, la récompense du Ciel reste. Courage et allez de l'avant dans le Seigneur ».

Le Père Gaetano Catanoso va à la rencontre de Dieu à l'aube du 4 avril 1963, jeudi de la Passion du Seigneur. Qui l'a connu le définit comme une lumière qui brillait, la bonté en personne, un tabernacle vivant de Dieu, un temple palpitant de Dieu. « On le trouvait toujours avec le chapelet à la main », dira de lui son archevêque, Mgr Ferro.

Sa réputation de sainteté s'étend, confirmée par la guérison prodigieuse de la très grave maladie d'une Sœur, qui a eu lieu le jeudi même de sa mort. Le 4 mai 1997, Jean-Paul II l'a inscrit au nombre des Bienheureux et Benoît XVI l'a canonisé en 2005. Le petit enfant parti sur un âne pour devenir prêtre est parvenu à la gloire des autels et à un extraordinaire rayonnement de vérité et de lumière sur notre temps : aujourd'hui également, plus que jamais, nous sommes assoiffés de Dieu et nous cherchons la Sainte Face de Jésus, son Fils, notre Sauveur.

Paolo Risso

LA DÉVOTION À LA SAINTE FACE CHEZ LE VÉNÉRABLE LÉON PAPIN DUPONT

Monsieur Léon Papin Dupont est né en 1797, dans une famille d'origine bretonne de l'aristocratie de la Martinique.

Il fit de sa première Communion une véritable expérience de Dieu. « Je versai un torrent de larmes et mon cœur fut inondé de joie ». Cette expérience fut confirmée par une vie de foi, d'espérance et de charité toujours grandissante, jusqu'à ce que, jeune marié, il ne perde sa femme Caroline, morte à l'improviste huit mois après la naissance de leur fille Henriette.

Il se donna complètement à Dieu, en divisant sa vie entre les préoccupations pour sa fille et le service à Dieu et aux pauvres. Il se transféra définitivement à Tours et se consacra à diverses œuvres. Il retrouva la tombe de saint Martin et se battit pour faire construire une basilique sur le lieu de la découverte. Recevant l'image de la Sainte Face, il en fit l'objet de sa prière pour le monde, la France et les pécheurs. Son culte se diffusa rapidement dans le monde. Après la mort de sa fille à 15 ans, il consacra sa vie à ses œuvres, à la prière: les guérisons intérieures et extérieures se multiplient, le salon de Monsieur Dupont devient un lieu incessant de pèlerinages, de miracles et de conversions. Dans le même temps, il diffuse l'adoration eucharistique jour et nuit dans sa maison et en France. Il est lui-même un fervent adorateur, il communique chaque jour (fait

rare à l'époque), il soutient la fondation des petites sœurs des Pauvres à Tours. Frappé par la goutte, il finit par se retirer et se préparer à la bataille finale avec un grand abandon, rayonnant toujours d'une grande paix et sérénité.

Il meurt le 18 mars 1876.

Après sa mort, le culte à la Sainte Face n'a fait que s'accroître. Son salon a été transformé en oratoire. Les guérisons et les conversions continuent. L'Eglise a reconnu ses vertus héroïques en 1983, le déclarant vénérable.

Parmi les œuvres de zèle et de charité dont Monsieur Dupont remplit sa vie, un modèle illustre est sa pensée sans cesse tournée, aussi bien dans les prières eucharistiques que dans les adorations nocturnes, vers un projet qui le préoccupait beaucoup : la reconstruction de la célèbre basilique de Saint-Martin que la révolution avait détruite. Quand Léon Dupont se transféra à Tours en 1834, le culte à saint Martin était presque complètement tombé en désuétude. Une attraction secrète l'attirait chaque jour à l'angle de la rue Descartes et de la rue Saint-Martin, où il s'arrêtait pour prier. Peu de personnes à Tours partageaient alors sa dévotion envers le Patron de la ville, encore moins pensaient à reconstruire l'église qui lui était consacrée. D'autre part, la route passait précisément sur le lieu où se trouvait la tombe et il était



très difficile de pouvoir faire quelque chose. En 1848, grâce à Léon Dupont on commença à fêter le patron dans la cathédrale le 11 novembre.

En 1856, Monsieur Dupont et les membres du Vestiaire Saint Martin s'adressèrent à l'archevêque pour lui demander d'écrire à Pie IX afin d'obtenir sa bénédiction à propos du projet de reconstruire la basilique dédiée au saint. Pie IX, à la grande joie de tous, accorda sa bénédiction au projet.

On acheta les maisons



La Sainte Face de « Notre Seigneur Jésus Christ » représentée sur le voile de la Vénérabile (Basilique Saint-Pierre – Rome)

qui avaient été construites sur la tombe du saint et on effectua des fouilles pour trouver le lieu exact de la sépulture. Le 14 décembre 1860, les ouvriers trouvèrent une cavité dans laquelle avaient été recueillies les cendres de saint Martin. Monsieur Dupont annonça aux fidèles que la tombe avait été retrouvée. On chanta immédiatement le Magnificat.

Après soixante-dix ans d'oubli, les restes mortels du saint avaient été retrouvés grâce au zèle du Vénérable Dupont.

CHRONOLOGIE DE LA VIE DE MONSIEUR DUPONT

24/01/1797	Naissance de Léon Papin Dupont
6/03/1797	Baptême
1809	Première Communion
1820	Première Conversion
9/05/1828	Mariage avec Caroline d'Audiffrey
4/12/1832	Naissance d'Henriette
1/08/1833	Mort de sa femme
1834	Installation à Tours
1837	Deuxième Conversion
1/07/1839	Membre de la Conférence de saint Vincent de Paul
1844	Entre en relation avec les Petites Sœurs des Pauvres
15/12/1847	Mort d'Henriette
2/02/1849	Début de l'adoration nocturne à Tours
Mercredi Saint 1851	La Sainte Face est placée dans la chambre de Monsieur Dupont
1855	Début de la dévotion au culte de la Sainte Face
14/12/1860	Découverte de la tombe de saint Martin
18/03/1876	Mort
29/06/1876	Bénédiction de l'Oratoire
1/03/1983	Reconnu vénérable

DES LETTRES DE LA BIENHEUREUSE À MONSEIGNEUR SPIRITO MARIA CHIAPETTA



Centonara 27-9-1935

Monseigneur,

C'est aujourd'hui l'anniversaire de notre vénérée révérende Mère Estanislada, qui a volé au Paradis depuis six ans !... Que de souvenirs ! Espérons que là-haut elle se rappelle de nous qui en avons tant besoin ! Ici le temps continue à être magnifique !

Hier, à la Vierge de la Bocciola, nous avons beaucoup prié pour vous et également pour le Sanctuaire d'Orta. A quatre heures, nous avons repris le bateau de retour et à six heures nous étions à la maison. Aujourd'hui, nous sommes allés à Alzo pour la Messe. Notre pauvre prière continuera avec une plus grande intensité, car nous désirons pouvoir obtenir de Jésus de nombreuses grâces pour vous.

Sœur M.P.

Centonara 1-10-1935

Vénéré Monseigneur,

Vive Jésus et sa Très Sainte Volonté ! Toujours, en tout !... avec amour ! Voyez comme je suis distraite... je voulais changer de feuille par respect, mais ensuite j'ai préféré que vous puissiez voir ma distraction. Je reçois à présent votre lettre et je profite du bon voyage. Samedi, j'ai reçu toute les nouvelles de Sœur M. Leonia qui est partie hier soir, devant être à Milan pour des engagements le lundi matin. J'ai appris le malaise de Sœur M. Teresa, et je suis inquiète de savoir ce qu'a dit le docteur. Que la volonté divine soit faite ! Priez pour qu'elle ait une généreuse résignation !

Quant à moi je vais bien, vraiment bien. Je voyage et j'ai des scrupules à prendre autant de vacances. Espérons que le Seigneur soit miséricordieux à mon égard.

Ce matin, nous avons eu la Messe à Centonara. A présent, nous ne pouvons pas nous plaindre, car le curé est assez ponctuel. Je vous recommande de vous reposer le soir, et de vous nourrir. Soyez joyeux dans le Seigneur.

V.M.I. 9-12-1935

Vénéré Monseigneur

Vive Jésus !

Merci de votre missive ! J'étais vraiment inquiète, car je ne savais rien. C'était hier notre fête, tout s'est bien passé, et nous avons beaucoup prié pour vous. Ce matin Mgr Cavazzali a célébré avec toute la pompe. Le froid se sent très fort, mais cela est beau. Nous sommes toutes en bonne santé. Moi mieux que les autres.

Ne doutez pas que nous continuerons avec une plus grande ardeur nos prières pour que tout s'arrange pour le mieux. Nous sommes dans une misérable vallée de larmes !... Regardons le paradis pour avoir le courage d'avancer ! Tout passe... quelle joie ! Seule la souffrance généreusement acceptée possède une grande valeur pour l'éternité ! Quel réconfort, n'est-ce



Missionnaire de la
SAINTE FACE
BIENHEUREUSE MARIA PIERINA DE MICHELI **130**

pas ? Priez, car je ne sais pas pratiquer ce que je sais dire... et pourtant je voudrais que cela fut une réalité en moi !

Courage et ayons confiance !.. Demain à Padoue je prierai le saint pour vous, et vous, rappelez-nous à Jésus.

Toutes les sœurs vous révèrent et désirent une bénédiction spéciale.

Soeur M. Pierina

Pardonnez la mauvaise écriture.

1936

Révérènd Monseigneur

Vive Jésus !

Je reçois à présent votre lettre et je ne peux pas comprendre ce que vous entendez dire à propos de la Construction. Je vous ai toujours dit d'obtenir tous les permis et quand vous me direz que vraiment, réellement, on peut commencer la construction, on rédigera les nouveaux contrats, et entre temps j'obtiens l'approbation. Je ne vous ai jamais dit que nous ne voulions pas commencer. Je veux avoir la certitude de pouvoir commencer, pour ne pas faire de bavardages inutiles, comme nous en avons déjà fait. Une lettre de Maria m'a aussi vraiment agacée, parce qu'il semble que c'est nous qui ne voulons pas construire. Mais s'il n'y a jamais eu, pas même à présent, le permis ? C'est tout



au moins ce qui me résulte. Quant à venir à Milan faites comme bon vous semble. Je n'ai pas écrit parce que je n'ai aucune nouveauté et j'ai promis au Seigneur de ne pas écrire sans une véritable nécessité, car je ne voudrais pas à ma mort en rendre compte. Je devrai déjà tant le faire ! Ma santé est très bonne, Sœur Leonia est revenue.

Nous nous dirons le reste quand nous nous verrons.

Bénissez-nous

Votre dévote Sœur M. Pierina



Invocations à la Sainte Face

Face adorable, Face admirable,
 Face aimable, aie pitié de nous.
 Face pleine de bonté, Face bienfaisante,
 Face très belle, aie pitié de nous.
 Face clémente, Face consolatrice,
 Face très chère, aie pitié de nous.
 Face divine, Face bien-aimée,
 Face très douce, aie pitié de nous.
 Face élue, Face eucharistique, Face très éloquente,
 aie pitié de nous.
 Face fidèle, Face flamboyante, Face resplendissante,
 aie pitié de nous.
 Face gracieuse, Face généreuse, Face très glorieuse,
 aie pitié de nous.
 Face inspirée, Face imperturbable,

Face pure, aie pitié de nous.
 Face gracieuse, Face qui apporte la joie,
 Face très lumineuse, aie pitié de nous.
 Face modeste, Face majestueuse,
 Face admirable, aie pitié de nous.
 Face outragée, Face honorée,
 Face déférente, aie pitié de nous.
 Face pleine de pitié, Face pacifique,
 Face très précieuse, aie pitié de nous.
 Face terrible, Face thaumaturge,
 Face très tendre, aie pitié de nous.
 Seigneur,
 Montre-nous ta Face et nous serons sauvés.

Prière de Saint Pie X à la Sainte Face (1903-1914)



O Jésus qui lors de votre passion amère êtes devenu l'opprobre des hommes et l'homme des douleurs, je vénère votre Face divine, sur laquelle brillait la bonté et la douceur de la divinité, à présent devenue pour moi comme celle d'un lépreux ! Mais sous cette apparence déforme, j'aperçois votre amour infini, et je me consume du désir de vous aimer et de vous faire aimer par chaque homme. Les larmes qui coulent de votre regard m'apparaissent comme de gracieuses perles que j'aime recueillir, afin d'acheter avec leur valeur infinie les âmes des pécheurs. O Jésus dont la Face est la seule beauté qui ravit mon cœur, j'accepte de ne pas voir ici bas la douceur de votre regard, de ne pas sentir l'ineffable baiser de votre bouche : mais voilà, je vous supplie d'imprimer en moi votre divine ressemblance, de m'enflammer de votre amour afin que celui-ci me consume rapidement, et que je parvienne très vite à voir votre Face glorieuse dans le Ciel. Amen.

Du Journal de la Bienheureuse Maria Pierina De Micheli (11 - 19 - 22 septembre 1940)

- 11 L'ennemi jeta plusieurs fois à terre les images de la Sainte Face.
- 19 Il m'écrasa contre le mur et voulut la promesse que je ne communique plus avec le Révérend Père... il me tourmenta beaucoup dans la Chapelle. Jésus, tout ce que tu veux !...
- 22 La médaille de la Sainte Face a été fondue, je la retournai de tous les côtés et elle m'impressionna tant, que je crus perdre la raison.

DE LA CROIX LE DON DE LA VIE

Nous publions l'homélie de la Messe célébrée par le Père Luca Di Girolamo de l'Ordre des Serviteurs de Marie, le jeudi 26 avril 2017, dans la Chapelle de l'Institut de l'Esprit Saint à Rome.

La Résurrection du Seigneur – que nous célébrons pendant ce temps de 50 jours qui va jusqu'à la Pentecôte – est toujours sous le signe de l'amour, de la joie et de la vie. Une fois terminés ces jours de réflexion sérieuse et sobre propres au Carême, nous vivons le temps le plus beau de l'année liturgique caractérisé par la lumière.

Celle-ci doit précisément demeurer dans nos cœurs pour nous rendre toujours prêts à accueillir le Seigneur et cela nous conduit à nous redécouvrir avec nos zones d'ombre.

Nous demandons pardon de ces dernières à Celui qui est venu non pour condamner, mais pour sauver.

Pendant le temps pascal, ce sont essentiellement deux textes du Nouveau Testament qui occupent la majeure partie des liturgies de la parole des Saintes Messes : les Actes des apôtres et l'Évangile de Jean. Deux textes qui finissent par former, dans leur ensemble, la mosaïque qui montre les effets de la Résurrection.

En effet, les Actes nous illustrent les débuts de l'Église antique qui s'érige sur l'événement merveilleux du passage de la mort à la vie de Jésus ; l'Évangile de Jean – à travers plusieurs représentations tout d'abord, puis par la mention de l'Esprit Saint – évoque la consistance même de la divinité de Jésus et sa capacité de répandre ses dons.

En regardant le Nouveau Testament, on ne nous dit pas comment a eu lieu la rédemption, c'est-à-dire de quelle manière Jésus a opéré le passage de l'état de cadavre à la forme humaine retrouvée, mais – surtout dans les Actes – on nous met devant les effets que cet événement a produits.

Les apôtres qui étaient incarcérés sont libérés par un ange, c'est-à-dire le messager de la puissance divine qui brise les chaînes et permet à ces hommes de continuer à diffuser le message du salut.

Si, par son apparition, Jésus met en agitation parce que c'est une personne qui s'impose par sa présence sobre, presque cachée, mais hautement efficace, la même désorientation demeure et nous le voyons à présent, dans la perplexité des autorités face au fait qui s'est produit. Mais à côté de cette désorientation, nous trouvons également un autre élément qu'il ne faut pas sous-évaluer : l'écoute. Les apôtres sont conduits sans violence à cause de la peur des serviteurs d'être lapidés. Le peuple d'Israël écoute le message.

Ce n'est pas un élément à sous-évaluer, dans la mesure où nous avons à la base un accueil réciproque : le peuple accueille ce message qui s'est fait action de salut accompli par

un homme en chair et en os.

Cela nous conduit au texte de l'Évangile : c'est le chapitre de la rencontre nocturne avec Nicodème, où Jésus explique son identité : la foi de l'homme évite la condamnation qui ne dérive pas du Fils, mais qui a lieu si l'homme reste immobile dans son obstination et sourd à la Parole.

Le discours se précise ensuite avec le thème de la lumière : celle-ci met à découvert les ténèbres et l'obscurité et, au sens plus large, ce qui est mauvais. Un thème déjà présent dans le Prologue, quand Jean rap-



pelle que la lumière est venue dans le monde, mais les ténèbres ne l'ont pas vaincue.

Ce binôme d'aspects – lumière-ténèbres – n'est pas seulement de nature théologique pour nous dessiner les deux moments du mystère pascal (Croix et Résurrection), mais il touche notre façon de vivre concrète à travers deux niveaux.

Un premier niveau est précisément dans l'accueil de cette lumière, qui est possible dans la mesure où nous sommes déjà accueillis initialement par Dieu, quand il nous crée : celui qui croit en Dieu n'est pas jugé, parce qu'il est déjà accepté par Dieu.

En deuxième lieu, le mal est toujours porteur d'obscurité, d'ambiguïté et de cécité. Ne pas voir est le synonyme d'un manque : les disciples eux-mêmes se démontrent parfois tels, en ne percevant pas immédiatement les traits du Maître. Mais c'est précisément le Maître-lumière des nations qui met en évidence leur petitesse, cependant toujours dans l'optique de récupérer la personne et non pour sa destruction. C'est le Dieu qui aime la vie et qui est capable de toujours la donner et tous ceux qui s'adressent à ce Dieu acquièrent la capacité d'accomplir le bien et de montrer que ce bien est le point de rencontre entre la volonté de Dieu, sa grâce et l'engagement de l'homme.

Il n'est possible d'obtenir cela que grâce à une union continue avec le Seigneur, cette union qui est la garante de l'édification d'une sainteté personnelle et communau-

taire et que Mère Pierina a vue. Pierina assidue et fidèle aux engagements de sa consécration religieuse.

Si au cours de sa vie, elle a sans cesse pris soin de la Congrégation des Filles de l'Immaculée Conception, cela dépend uniquement de sa fidélité au Seigneur, c'est-à-dire du fait de fixer sur la Sainte-Face non seulement les regards, mais toute son existence, de manière à en recevoir cette lumière qui est un guide pour chaque chrétien.

En relation avec cette Sainte Face qui accueille tout, Mère Pierina – faisant écho à l'Évangile – formule cette pensée : « La vocation est semblable à la graine de moutarde, la plus petite, mais une fois plantée, avec de l'engrais, protégée, elle devient une petite plante, un arbre, un abri pour les oiseaux et donne de l'ombre aux animaux » (Consoler Jésus, p. 55). La vocation est donc synonyme, pour Mère Maria Pierina, de Croix ; c'est-à-dire de cet arbre dont nous avons reçu le don de la vie.

Cela nous conduit à l'unité avec le Christ qui plonge ses racines dans le Baptême et qui est pour nous l'indice constant du renouveau : ceux qui se mettent sur la route de Dieu vont réellement vers cette lumière qui dépasse les difficultés du péché et des tentations avec lesquelles le Malin tente de nous égarer ; et c'est précisément sur ce terrain que Mère Pierina s'est confrontée. C'est pourquoi elle reste pour nous un exemple qui s'inscrit dans le sillage lumineux que nous a laissé le Seigneur.



Preghiera autografa di Papa Francesco

"Il tuo volto, Signore, io cerco"

Fà, o Signore, che io possa vederti oggi nei volti
defigurati,
nei corpi sofferenti di ogni tempo,
nelle persone scartite, emarginate e
schiacchiate dal peso delle loro croci.

Donami, o Signore, di contemplare il Tuo Volto
presente e nascosto
nei volti dei miei fratelli e delle mie sorelle.

Fà, o Signore, che io sia una Tua icona,
la Tua immagine,
per testimoniare agli uomini del nostro tempo
l'abbraccio del tuo ineffabile amore!

Francesco

Prière autographe du Pape François !

Tu Face, Seigneur, je cherche.

Fais, ô Seigneur, que je puisse te voir aujourd'hui dans
les visages défigurés,

dans les corps qui souffrent de tous les temps,

dans les personnes exclues, marginalisées et

écrasées par le poids de leurs croix.

Donne-moi, ô Seigneur, de contempler Ta Face

présente et cachée

sur les visages de mes frères et de mes sœurs.

Fais, ô Seigneur, que je sois Ton icône,

Ton Saint-Suaire,

Pour témoigner aux hommes de notre temps

de l'étreinte de ton amour ineffable !

François

